



VOL. IV.—No. 27.

MONTREAL, JEUDI, 3 JUILLET, 1873.

ABONNEMENT, D'AVANCE, \$3.00.
PAR NUMERO, 7 CENTIMS.

DISCOURS DE M. JOS. TASSÉ.

M. Joseph Tassé a fait, le jour de la St. Jean Baptiste, à Ottawa, un excellent discours dont l'extrait qui suit sera lu avec in-état par nos abonnés :

La fête St. Jean-Baptiste à laquelle, Messieurs, nous sommes si attachés, est de création assez récente. Elle a eu pour fondateur M. Ludger Duvernay, ce vrai patriote, dont le nom est justement cher aux Canadiens. Si l'on veut savoir pourquoi M. Duvernay donna le nom de St. Jean-Baptiste à la célébration nationale, la petite anecdote suivante pourra peut-être nous l'apprendre. A l'époque de la guerre de 1812, un officier anglais, ayant appelé les *rôles* des miliciens et voyant qu'un très grand nombre répondaient au nom de Jean-Baptiste, s'écria en faisant entendre un vrai juron britannique. *D...n, they are all Jean-Baptiste!* A partir de là, ce fut la façon parmi les militaires d'appeler tous les Canadiens-Français Jean-Baptiste. (1)

La fête n'avait pas d'abord de caractère religieux. On la chômaît par un grand banquet, comme nous le faisons ce soir. On l'accompagna d'une grande messe vers 1836 dans quelques villages bas-canadiens, mais ce ne fut que vers 1843 ou 1844 que l'usage prévalut de rendre la fête à la fois religieuse et nationale. Cela est dû au fait que jusqu'alors St. Joseph était regardé comme le premier patron, et comme on n'avait pas à se plaindre de lui, il répugnait au clergé de le voir détroné par St. Jean-Baptiste. (2)

Durant les premières années, la fête eut un caractère politique très prononcé. Nos compatriotes ne jouissaient pas alors des libertés qu'ils ont su conquérir par leur courage et leur fière attitude. Nous n'avons pas de gouvernement responsable, les élections parlementaires n'étaient qu'un leurre elles étaient souvent emportées par l'intimidation ou la fraude, nous étions gouvernés par une infime minorité qui accaparait les honneurs et les faveurs du pouvoir et qui, pour me servir d'une expression dont on a bien abusé de notre temps, s'engraissait des sueurs du peuple. Nous, ce peuple de gentils-hommes, comme nous appelait un homme politique anglais, nous étions traités comme des parias dans le pays même où nous étions l'immense majorité. Aussi n'est-il pas étonnant que l'on se soit servi de la société St. Jean-Baptiste comme d'un levier puissant pour soulever la population canadienne contre ses oppresseurs. Dans les premiers banquets qui eurent lieu à Montréal en 1834, 1835 et 1836, les orateurs ne cessaient de parler dans leurs discours de la grande cause de la liberté politique. Il semble que des santés furent proposées aux réformateurs de tous les pays, à commencer par le célèbre O'Connell. On but avec non moins d'enthousiasme à la santé des Canadiens qui combattaient dans notre Chambre d'Assemblée en faveur de nos droits politiques. Et on se garda bien d'oublier la santé de Josephite, la femme de Jean-Baptiste qui, comme le disait l'orateur du temps "a pour empire celui de la tendresse et de la vertu et mérite la confiance de l'époux qui ne fait jamais d'affaires importantes sans prendre son avis."

Les malheureux événements de 1837-38 interrompirent la célébration de la fête nationale, mais à son retour de l'exil, M. Duvernay prit immédiatement des mesures pour la chômer avec plus d'éclat encore que par le passé. La première célébration de la St. Jean-Baptiste n'eut lieu qu'en 1842, à Québec. On la termina par un grand banquet qui fut servi en maigre, vu que c'était un vendredi. Il y eut abondance de discours éloquentes et chaleureux, mais que l'on arrosa seulement d'eau froide, de limonade, de bière de gingembre et de sapinette. Ce fut un vrai repas de tempérance. Cela n'est pas surprenant lorsqu'on sait que le sermon de circonstance fut prêché par l'abbé Chiniquy, qui était alors l'apôtre de la tempérance et l'idole des Canadiens.

Depuis cette époque, la St. Jean-Baptiste n'a cessé d'être fêtée dans nos grandes cités comme dans nos plus

modestes villages, partout où il y a des Canadiens. Il y a bien longtemps qu'on l'a chômé ici avec entrain, et je vois même autour de cette table de respectables compatriotes qui comptent au nombre des premiers présidents et officiers de la Société. M. Rameau, dans son ouvrage sur "La France aux Colonies," n'a pas cru pouvoir donner une meilleure preuve du patriotisme des Canadiens d'Ottawa, qu'en reproduisant un compte-rendu de la célébration nationale, qui eut lieu en 1859.

Si, Messieurs, nous avions pu jouir un instant aujourd'hui du don d'ubiquité, nous aurions vu l'admirable spectacle de centaines de milliers de descendants de la France, dont les cœurs ont battu à l'unisson des nôtres, célébrant à qui mieux mieux la fête nationale. Nous les aurions vu affirmant comme nous au grand jour leur patriotisme, encombrant les temples sacrés, se déployant en d'énormes processions, au bruit des fanfares nationales et à l'ombre de la bannière de St. Jean Baptiste. Et nous aurions vu ce même imposant spectacle se reproduire depuis l'Acadie ju qu'au Pacifique et sur les bords du majestueux lac Champlain comme sur les rives enchantées du Mississippi.

J'ai eu la bonne fortune, Messieurs, d'assister deux fois à la célébration nationale dans l'Etat de New-York, et si le drapeau étoilé ne fut pas là pour nous rappeler notre présence dans les domaines de l'Oncle Sam, nous aurions pu nous croire dans quelques-unes de nos petites villes de la Province de Québec, à Hull, par exemple, où la fête a été si belle, tant l'enthousiasme, tant l'entrain était général.

Ce que je dis de nos compatriotes de l'Est des Etats-Unis peut également s'appliquer à ceux de l'Ouest, où ils sont groupés en grand nombre et où ils sont pour ainsi dire chez eux. Car, nos compatriotes ont été les pionniers de cette vaste région et on voit leurs noms au berceau de leurs plus grandes cités comme Chicago, St. Louis, Milwaukee, St. Paul et bien d'autres. Il y a quelques années les Canadiens de St. Paul, Minnesota, chômeront leur fête avec tellement d'éclat, que le gouverneur de l'Etat même s'y associa et prononça un discours remarquable de circonstance.

Il semble que nos compatriotes émigrés sont plus attachés encore que nous en maints endroits à la St. Jean Baptiste et en attendent l'avènement avec plus d'anxiété. Car, c'est peut être loin de la patrie qu'on l'apprécie le mieux. "Demandez," dit un écrivain, "au pauvre exilé qui n'avait pas dans sa patrie où reposer sa tête, qui mendiait jadis aux portes des riches, demandez lui s'il ne le regrette pas. Rendez lui l'humble chaumière qu'il habitait, son pain noir et sa place au soleil, et vous verrez à son bonheur, à ses larmes de joie, si la terre natale n'a d'attraits que pour les heureux d'ici-bas. . . . Non, le bonheur n'existe point pour ceux qui sont éloignés de la patrie; toujours un vague regret les consume. L'oiseau de passage qui traverse les airs, la voile qui blanchit à l'horizon, la terre qui glisse sur leur tête, tout leur parle d'elle. Ils répètent, dans leurs cœurs attristés, le cantique des enfants d'Israel sur les rives de l'Euphrate."

En terminant, Messieurs, laissez-moi rendre un faible hommage au patriotisme dont les Canadiens d'Ottawa ont fait preuve aujourd'hui. Jamais, de l'aveu de tous, la fête n'a été si belle, si imposante. Jamais nous n'avons affirmé notre vitalité d'une manière plus éclatante, jamais nous n'avons marché en rangs plus compacts pour célébrer la fête de la patrie. Pour la première fois nous avons vu par exemple avec un indicible bonheur cent cinquante Canadiens représentant la nouvelle paroisse des Claudières, qui a surgi comme par enchantement, et partagé de l'autre extrémité de la Capitale pour venir grossir le bataillon national et nous donner la chaleureuse étreinte de la fraternité. Aussi, après une pareille manifestation nationale, commencent sous les auspices de la religion et si agréablement couronnée, avons-nous raison de nous enorgueillir d'être Canadiens Français.

M. Delamarre, l'heureux propriétaire d'un cheval Broiard, vaqueur du bois de Boulogne, a dit-on, gagné tant en prix qu'il en a gagné une somme de 850,000 fr.

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

PARIS, 3 juin 1873.

La démission de M. Thiers et l'arrivée aux affaires de M. le duc de Broglie et de ses collègues nous permettent enfin de respirer. Depuis que la France se sent présidée par l'illustre maréchal Mac-Mahon, la confiance renaît, la sécurité se rétablit, le commerce reprend vigueur, et les étrangers affluent comme par le passé dans notre capitale. Si la situation créée par M.M. Barodot, Ranc, Lacroy, et autres illustrations radicales, n'avait par été complètement modifiée, grâce à la courageuse initiative des conservateurs, si, pour parler comme le poète, le lion populaire n'avait pas été complètement muselé, tout ce qui nous restait encore de population exotique bouclait ses malles et Paris devenait un désert. Mais aujourd'hui, par bonheur, cette émigration n'est plus à craindre; les hôtels se peuplent de nouveaux locataires, les boulevards se garnissent de nouveaux promeneurs, Anglais et Russes, lords et boyards reprennent possession des villas du faubourg St. Honoré et des Champs-Élysées.

Une seule colonie n'avait pas fui devant les incendies de 1871 et les élections de 1873: c'était la colonie américaine. A part quelques ambassades de passage que nous envoie de temps en temps l'extrême Orient, Paris n'aurait plus, comme dit M. Prudhomme, renfermé d'étrangers "dans ses murs," si les Yankees ne lui étaient restés. Aux Etats-Unis, sans doute on est aguerri contre toutes les violences, et par cela même, on en a l'âme curieuse, on en juge en experts consommés, et puis, en dépit des dissentiments passés, sur certains points de politique étrangère,—on aime la France, on y vient donc, et l'on y séjourne volontiers.

Vous plairait-il de savoir sous quelle latitude habitent vos voisins, et voudriez-vous connaître un peu leurs habitudes? Ouvrez votre bibliothèque, prenez un plan de Paris, armez-vous d'une règle et d'un crayon.—Bien.—Maintenant, tracez une ligne diagonale partant du nouvel Opéra pour aboutir à l'Arc-de-Triomphe. Prolongez cette ligne par des points dans la direction de l'Avenue de l'Impératrice.—C'est fait.—Eh bien! vous venez de déterminer le centre d'une longue zone occupée de préférence et même de façon à peu près exclusive par la colonie américaine.

La colonie américaine se divise en trois classes bien distinctes: les nomades, les résidents temporaires et les résidents à demeure.

Les nomades, eux—ceux qui ne font que traverser Paris revenant d'Allemagne ou d'Angleterre pour se rendre en Italie, —ne s'écartent point sensiblement de la place du Nouvel-Opéra. Ils vivent de la vie commune dans les grands-hôtels du boulevard des Capucines, de la rue de la Paix, de la Place Vendôme, de la rue Neuve-St-Augustin. Dès le matin, ils sortent par troupes, par familles, les hommes vêtus négligemment, de couleur neutre, mais portant la cravate d'un ton trop clair et de trop lourds bijoux; les femmes coiffées à l'extravagante, en toilette de couleur "voyante"; les petites filles et les jeunes boys, très-habillés de velours et de guipure.

Leur première station est pour les commissionnaires de la rue Scribe; ils vont là comme chez eux, demandant mille renseignements d'un ton bref, font leurs commandes, entrent dans les bureaux de l'American Register pour consulter le livre des arrivées, reviennent chez les commissionnaires, American merchant. Infatigablement à leurs ordres celui-ci ne fabrique rien, n'a rien à lui, n'est qu'un intermédiaire, mais d'une activité dévorante. Il leur procure, dans la même matinée, une douzaine de chemises, un chape de l'Inde, un bronze de Barbedienne, un tableau de Gérôme, une loge de théâtre, une canne, une voiture à l'heure, un appartement meublé et une paire de gants.

L'American merchant est leur providence, ils entrent chez lui, ils en sortent vingt fois le jour, leur livre de chèques en poche souvent tiré et employé. C'est là qu'ils parcourent tous les journaux arrivés en liasses énormes de tous les points de l'Amérique du Nord par le dernier paquebot. C'est là aussi qu'ils se voient entre eux, qu'ils rencontrent les résidents de leur connaissance; là que se donnent les rendez-vous.

Les résidents temporaires, ceux qui viennent passer à Paris une saison plus ou moins longue, de un à six mois, quittent l'hôtel pour s'installer dans des familles américaines qui font profession d'héberger ici leurs compatriotes. Ils y retrouvent toutes leurs habitudes nationales et n'y rencontrent que des nationaux. On n'y est admis que sur recommandation. Ce sont des hôtels en miniature, de destination spéciale, sans enseigne, sans réclame réalisant à peu près l'illusion de la vie

(1) Les fêtes patronales des Canadiens-Français par le Dr. LaRue.
(2) Idem.